

STEPHEN MARCHE

La faim du loup

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Laure Manceau

ACTES SUD

à la mémoire de Sunny Marche

En argent, tout est affaire de croyance.

ADAM SMITH

I

Des chasseurs ont trouvé son corps nu dans la neige. Peter et Samuel Seguin, des frères cris qui se soulaient sur la piste des élans chaque février, de Tamaskan à North Lake, sont tombés sur Ben Wylie dans une petite clairière de trembles au bout d'un chemin forestier abandonné. Son cadavre était entouré de corbeaux étonnamment hésitants. "On s'est dit, ben ça alors, parce qu'il était nu, il faisait froid, et pour nous c'était rien qu'un homme. On ne savait pas ce qu'on avait sous les yeux", a expliqué Samuel Seguin au reporter de Bloomberg TV. Ce n'est qu'après avoir livré le corps que les frères apprendraient que l'homme qui gisait dans la neige, loin d'être un inconnu, était la huitième personne la plus riche du monde. Recroquevillée nue dans le froid meurtrier reposait la somme de vingt-sept milliards de dollars.

Rien d'anormal à ce que les Seguin n'aient pas reconnu Ben Wylie. Grâce à son argent et à une grande rigueur, il avait réussi à se fondre dans l'anonymat. En l'an 2009, aucun journal n'avait publié sa photo depuis vingt et un ans, et les pages économiques évoquent rarement les sociétés Wylie malgré leur taille gigantesque. Une fortune d'une telle ampleur – de l'argent

à l'échelle d'un petit gouvernement formé à partir de l'organisation rentable de centaines de milliers de personnes – peut octroyer le don d'invisibilité, le pouvoir de disparaître dans le quotidien. Le capitalisme, ça peut être un jeu, l'éclate, voire un divertissement cruel, la plus grande cour de récré du monde. Il y a des gamins qui empochent tous les bonbons, certains qui perdent un œil, et d'autres qui rentrent chez eux en pleurant. Mais la WylieCorp, c'est trop gros pour être un jeu. Le marché mondial aura même estimé que la mort de son propriétaire ne justifiait pas une chute de plus d'un demi-point du cours de son action.

Dans leur notice nécrologique, tous les journaux ont publié la même vieille photo de Ben faisant une apparition à une réunion d'actionnaires en 1988 – où il tient davantage d'une créature velue des marais que de l'être humain. Ce cliché, où il porte des baskets bon marché et un costume apparemment emprunté à un cadre moyen, a toujours été le préféré des rédacteurs en chef, surtout des plus âgés et des plus blasés. La plus célèbre photo du grand-père de Ben, Dale Wylie, le représentait penché pour ramasser une pièce de six pence le jour où il a acheté *The Record of London* en 1964 – à l'époque, la plus importante transaction de ce genre de toute l'histoire des médias. Le père de Ben, George Wylie, s'était quant à lui présenté à la Bourse de New York à l'occasion d'une mise sur le marché de nouvelles actions avec une veste déchirée dans le dos. La photo de Ben datant de 1988 correspondait parfaitement à la réputation de pingres des Wylie ; il ressemblait en tous points au rejeton des milliardaires les plus radins de la planète. Le monde, en proie à l'agitation et aux dates limites, ne

raconte que les histoires qu'il a déjà racontées. Plutôt que le mystère de la mort de Ben, la scène envoûtante dans la neige, ce symbole roulé en position fœtale dans un linceul de givre qu'on a découvert dans la clairière d'une forêt primitive, les journalistes ont choisi d'évoquer le travail acharné, le schéma familial, la privation excessive héréditaire. Il a trouvé la mort "dans un accident de chasse insolite", a-t-on déclaré sur Bloomberg avant d'énumérer la liste des sociétés qu'il possédait – une famille de plus célèbre pour sa guirlande de zéros. Les 0,0000001 %.

L'argent peut se transformer en tout et n'importe quoi, mais nous ne pouvons devenir que nous-mêmes.

J'ai rencontré Ben Wylie au lendemain du krach boursier de 2008, au moment où la valeur du monde semblait s'être effondrée pour ne plus jamais remonter, et où la crise, du point de vue du vocabulaire, commençait à perdre son ancien sens pour qualifier un état de fait ordinaire. Je ne l'ai rencontré qu'une fois, même si je le connaissais, ou du moins croyais le connaître, depuis toujours.

Les Wylie possèdent un cottage près de North Lake, une ville du nord de la province de l'Alberta où prévalent la critique silencieuse et une santé de fer, tirillée sur le plan économique entre le négoce du bois et l'hôtellerie touristique, comme si elle hésitait entre s'ébrouer dans les étendues sauvages et les réduire à néant. Le gouvernement canadien, au cours du dernier octroi de terres gratuites de 1917, a cédé à Dale Wylie et à son frère Max une zone entière le long du fleuve Peace, et en 1937, Dale a acquis quatre mille hectares au nord de North Lake, un territoire tellement saccagé par les

coupes sauvages de la scierie de Tamaskan que les gens du coin l'ont traité de riche imbécile américain pour sa dépense de vingt dollars. À présent, la nature a repris ses droits, et la propriété des Wylie, qui comprend trois lacs, s'apparente à une province dans la province.

Le cottage en lui-même manque d'ambition, du moins par rapport aux palais des plaisirs dont les Koubilaï Khan de notre époque rêvent pour leurs week-ends de débauche. Ici, pas de scooters des mers ni de trampoline aquatique. Rien qu'un petit ponton pour l'hydraction, et deux canoës près de l'eau, des canoës en écorce de bouleau fabriqués par une tribu locale, les Dénés. Une cheminée de style gothique, importée en blocs détachés d'un château allemand, trône à l'intérieur, mais il s'agit sinon d'un cottage canadien ordinaire – peut-être plus propre que la moyenne puisqu'une famille des environs était chargée de l'entretien, soit de tailler les bordures de la pelouse en été, de déblayer la neige de la toiture en hiver, et d'ouvrir les fenêtres au printemps pour contrer l'éternel retour des moisissures. Pour ces quelques menus services, ces voisins, les Cabot, touchaient plusieurs milliers de dollars par an, que les Wylie occupent le cottage ou non. Une aubaine pour cette famille.

J'en sais quelque chose : cette famille, c'était la mienne. Je suis né à North Lake. Je m'appelle Jamie Cabot. Tout le monde m'appelle Jamie, quoi que je fasse. J'ai tenté de me faire appeler James deux fois, d'abord quand je suis allé à l'université, puis quand je suis parti pour New York. Bien que j'aie revendiqué ma Jamesitude, Jamie m'a inévitablement rattrapé. À présent, je m'y suis résigné. Quand j'aurai soixante ans, peut-être que je deviendrai un Jim. Mon grand-père s'appelait Jim Cabot, et par une journée étouffante à l'époque de la Grande Dépression, il a mis la main à la construction du cottage des

Wylie, entre deux gorgées de rhum maison et de jus d'ananas. Plus tard, ma mère ajusterait les napperons sur les accoudoirs de leurs canapés. Quand j'étais enfant, la famille Wylie me semblait plus ou moins appartenir à un autre monde. Je me souviens, et c'est l'un de mes plus vieux souvenirs, de l'hydravion qui décrivait des cercles au-dessus de ma tête, telle une graine d'érable avec sa demi-hélice, pour venir frôler la surface terne du lac et ricocher sur l'eau comme un galet. Même tout gamin, à quatre ou cinq ans, cette machine – tellement semblable à un jouet radioguidé – a fait naître en moi le sentiment d'être à l'écart, à la périphérie du monde. Il existe encore des lacs sans nom au Canada, des endroits qui portent un simple numéro parce que personne ne s'y intéresse assez pour les nommer. North Lake en faisait partie, quelques cottages disséminés entre les rochers et les pins. Quand j'observais l'élégante descente du biplan des Wylie dans le ciel pur, je savais que je venais du Nord, du néant, d'une vérité insignifiante.

À l'adolescence, lorsque mon argent de poche dépendait du soin que j'apportais à la tonte de leur pelouse, les Wylie étaient pour moi synonymes de corvée. Ou, parfois, d'aventure. J'entrais par effraction dans le cottage avec des copains du lycée pour boire, tirer un coup et écouter des vieux disques de country un peu ringards – toute une collection soigneusement rangée dans des casiers à lait rouges. Hank Williams. The Carter Family. Johnny Cash avant qu'il ne devienne intéressant. C'était soit chez les Wylie, soit à la carrière, où le hurlement distant des loups plombait nos blagues, s'immisçait dans nos séances de pelotage, et sapait nos tentatives de paraître nonchalants.

Il se peut tout à fait que ma mère ne les ait jamais appelés par leur nom. Pour faire référence aux Wylie,

elle disait “la famille”, comme dans : “La famille arrive bientôt, tu ferais mieux d’aller tailler les haies.” Ou bien : “Je ne sais que la famille débarque qu’au moment où elle débarque.” Mon père, lui, les appelait “les Américains”. Dans mes pensées, ils étaient “l’argent”. Ce n’est que lorsque je suis parti de North Lake – à bord d’un bus Greyhound et non d’un hydravion –, lorsque j’ai fui aussi loin que j’ai pu d’un point de vue géographique, intellectuel et moral, que j’ai commencé à prendre conscience de leur notoriété. Rien n’est plus étrange pour moi que l’idée que des gens que je connais, même peu, sont des gens importants. J’ai été élevé dans l’insignifiance de la même manière que les catholiques sont élevés dans la foi de Dieu. Je sais au plus profond de mon être que la vie doit se passer ailleurs.

Pour moi, les Wylie sont semblables au tintement clair d’un carillon tout proche, à la voix de ma mère qui m’appelait à travers champs l’hiver. Ce sont des gens de bien, à mille lieues de la nouvelle espèce de ploutocrates qui entend nous diriger en s’opposant à toute forme de débat, ces nouveaux riches avec leurs yachts ridicules, leur perpétuelle chirurgie esthétique et leurs politiques véreux qui sonnent comme de la menue monnaie au fond de la poche d’un proxénète. Les Wylie sont plus que ça. Bien plus. Les Wylie sont riches parce qu’ils ont entrevu une vérité.

Balzac a écrit que le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié. Si c’est bien le cas, alors le crime des Wylie n’est que très humain : le désir perpétuel de se développer, une faim toujours plus avide. À aucun moment ils ne se sont compromis dans des affaires douteuses, et ce ne sont pourtant pas les

occasions qui ont manqué. Magnats de la presse, ils ont refusé les échanges de bons procédés avec des hommes politiques. Bien qu'à l'avant-garde de la télévision à la demande et des médias numériques, ils n'ont jamais versé dans la pornographie. Ils n'ont jamais acheté de société dans le but de raffler son fonds de pension. S'ils acquièrent une entreprise, c'est pour la faire fructifier.

Ils méprisent le pouvoir autant que la charité. Lorsque Bill Gates a demandé aux milliardaires de par le monde de promettre de faire don de la moitié de leur fortune, les Wylie ont été omis de la liste et ne se sont pas portés volontaires. Dans une interview accordée à la télévision écossaise en 1963, Dale a expliqué sans ambages : "Donner n'est pas dans ma nature. Je crois que la charité ne rend service à personne." Vingt ans plus tard, son fils George serait choqué lorsqu'un de ses amis qui s'occupait de récolter des fonds pour construire des puits en Afrique lui renverrait son chèque de cent dollars. Cent dollars, c'était quand même cent dollars, non ? Et Ben, bien qu'ayant donné, lors de la décennie qu'il a passée à la tête de la fortune familiale, plus chaque année que son père et son grand-père au cours de leurs vies réunies, détestait chaque requête qu'on lui faisait.

Mais ce manque de charité n'est pas de la mesquinerie, de l'avarice, comme le pensent les gens de l'extérieur. Les trois Wylie ont simplement la même vision de l'argent. Ils croient dans la croissance, dans le concept du "donnant, donnant". La charité, c'est un don, et un don, c'est l'envers du vol. La violence nichée en chacun d'eux, la honte que ces trois hommes ont dû ravalier tout au long de leur vie, les ont poussés à adopter une ligne de conduite quasi irréprochable. Aucune riche famille au monde n'a la conscience plus tranquille. Personne n'a le désespoir aussi silencieux. Ils donnent si peu, ils sont

tellement discrets, non par humilité, mais par fierté, une sorte de fierté intergalactique. Ce sont des hommes sauvages, et comme pour toute créature sauvage, leurs combats quotidiens, le moindre de leurs gestes en quête de nourriture, de sexe, de protection, de réconfort, de repos – la faim dans son infinie variété – apparaissent comme des témoignages fatalement ratés contre le néant. Leur fortune révèle l'ampleur de leur terreur, de leur vitalité.

Beaucoup de riches, après avoir durement amassé leur fortune dans l'un des arrière-pays qui composent le vaste territoire central américain, dérivent vers ses métropoles côtières. Désœuvrés, les enfants gâtés échouent à Los Angeles. New York avale les ambitieux. Les vieilles femmes bien conservées, remplacées par des épouses plus décoratives ou par des bateaux à voiles, vont régulièrement à Londres redécorer des appartements. Les Wylie, eux, ont toujours habité un manoir plutôt délabré de Champlain, en Pennsylvanie, faisant désormais partie de la banlieue de Pittsburgh, ou alors le cottage de North Lake. La rouille ou l'Alberta.

À mesure que je me suis éloigné de North Lake, les Wylie ont changé et occupé plus de place dans mon imaginaire. Les fins de mois difficiles à New York, les yeux rivés aux fenêtres du grand monde, jaloux et à moitié déprimé, je regardais ces gens que je ne serais jamais et je me disais : "Vous êtes loin d'être aussi riches que les Wylie." J'étais fier, non mais est-ce que c'est possible d'être aussi stupide, de leur richesse – la cocasserie de nos petites vies est sans limites. Pourquoi venaient-ils à North Lake? Ça, en revanche, je ne me l'étais jamais demandé. D'une certaine manière, le fait que des milliardaires de Pennsylvanie traversent le continent et la frontière pour se rendre dans leur résidence secondaire ne semblait exiger aucune explication.

Tout comme les frères qui sont tombés sur son cadavre au bout d'un chemin abandonné, je n'ai pas reconnu Ben Wylie lorsque nous nous sommes rencontrés six mois avant sa mort, malgré mon admiration secrète. Je venais de me faire renvoyer du *New York Standard*, un journal à tendance conservatrice lu par une cinquantaine de milliers de nostalgiques qui rôdaient dans les recoins les plus secs de la ville en sueur. Si mon licenciement constituait en partie une aubaine, je ne m'en rendrais compte que plus tard. Mort Wilner, directeur de la publication, un solide vieux de la vieille avec nœud papillon, moustache à la Tom Selleck et valeurs morales, a brandi un graphique au-dessus de son bureau. En plissant les yeux, j'ai vu que le volume d'annonces publicitaires avait chuté de 45 % en un mois. "Voilà l'époque dans laquelle on vit", a déclaré Mort en me serrant la main.

On ne peut rien contre un graphique. Dans le rude combat qui oppose les graphiques aux humains, ce sont les graphiques qui ont gagné. Tandis que l'escalator m'emmenait loin des hautes sphères où quelques rares élus avaient encore un emploi, je me suis rappelé le chemin parcouru avant d'arriver ici : couverture d'événements sportifs pour des journaux de Toronto, tentatives d'articles de fond sur les tendances culinaires et l'immobilier, divers petits boulots, et enfin ce poste au *Standard*. Pour moi, réussir, ça avait toujours voulu dire réussir à New York. Il y avait bien pire que perdre mon boulot : perdre New York. Ma femme savait qu'avec la crise, son poste de débutante dans le grand cabinet d'avocats Mainwire Price était précaire, puis c'est à ce moment-là que Torys, un cabinet de Toronto, lui a proposé de devenir leur associée. À l'époque, Toronto était la seule grande ville du monde à avoir échappé à la catastrophe financière (principalement grâce à une prudence

très ancrée et une incroyable capacité à supporter l'ennui). Pour ma femme, la donne était claire. On ne pouvait plus s'offrir une vie agréable à Manhattan. Si on ne menait pas déjà un train confortable, on n'y arriverait jamais. À Toronto, en revanche, on pouvait construire quelque chose. On pouvait avoir une "vraie vie".

— Pourquoi est-ce qu'il faudrait rétrograder pour avoir une vie meilleure? me suis-je écrié lors de notre quatorzième ou quinzième dispute sur le sujet. Pourquoi est-ce qu'il faut toujours que la vraie vie implique d'emménager dans une ville meridique?

— Partir pour Toronto, c'est pas non plus la mort.

J'ai exprimé mes doutes par un silence.

— Je trouve ça dingue que pour toi, le fait d'avoir des enfants et de leur offrir une vie confortable dans ton propre pays, ce soit rétrograder.

Elle avait raison sur toute la ligne, mais en m'engageant dans le flux effervescent de la 54^e, j'ai pris la décision la plus évidente de toute ma vie. Quel que fût ce que je devrais supporter, détruire ou abandonner, jamais je ne quitterais New York. Vous voyez cette fameuse scène d'*Autant en emporte le vent*, à la fin de la première partie, où Scarlett O'Hara, en contre-jour dans le soleil couchant, s'écrie : "Je jure devant Dieu que je ne connaîtrai jamais plus la faim"? Eh bien c'était un peu pareil, sauf que je ne mourais pas de faim. Ni la crise économique ni aucune autre tendance émergente ne m'engloutirait.

J'aurais peut-être pu museler mon outrecuidance, revenir à la raison, à des décisions plus sages de gentil Canadien, si toutefois je n'avais pas aperçu Jorn Pelledeau sur le trottoir d'en face. Jusqu'alors, il ne représentait rien pour moi. Ce n'était qu'un Canadien de plus à New York, que je connaissais vaguement de notre pays

natal. Il était rédacteur à *Vice Magazine*, auteur d'articles tels que "Les conseils d'une prostituée russe sur le sexe anal", ou encore "Comment sortir avec des filles bien plus riches que vous", passé maître dans l'art de fusionner l'exaltation et la déchéance, ce qu'on vous vend pour un truc de jeune. Trente-huit ans mais habillé comme s'il en avait vingt-trois, en jean à revers, baskets bleu fluo et chemise Paul Smith par-dessus le pantalon, il avait l'air d'avoir la gagne. Je ne l'ai pas supporté. Jorn Pelledeau ne pouvait pas gagner. Je refusais de permettre une telle chose. Je refusais en bloc un monde où cet homme pouvait vivre à New York et pas moi. Je resterais dans cette ville coûte que coûte.

Et donc, force est d'envisager la possibilité que si je n'avais pas croisé Jorn Pelledeau ce jour-là, je serais toujours marié et je vivrais à Toronto, probablement avec des enfants. J'ai laissé cet homme influencer sur le destin de mon code génétique. À moins que Jorn n'ait été qu'une excuse. Les différends géographiques entre ma femme et moi n'étaient que des prétextes, ai-je compris depuis. La vérité, c'est que notre mariage, comme beaucoup, était un résultat de l'inertie. Dans les soi-disant villes de l'union libre d'Europe et des riches Amériques, la commodité est une marieuse bien plus efficace qu'une tante indienne. Quand on était jeunes, le sexe nous arrangeait. Quand on a eu nos diplômes, emménager dans le même appartement pour économiser un loyer nous arrangeait. Se marier, déménager pour l'Amérique nous a plus qu'arrangés. Mais quand plus rien n'a été comode, notre couple a cessé d'exister.

Pour moi, le Canada n'était plus qu'un nom à l'époque. C'est parmi les free-lances que je me sentais chez moi, cette tribu réservée que l'on trouve dans toutes les villes, réunie dans des espaces semi-publics, baignant

dans la lueur intime et fébrile des écrans de leurs Mac, buvant des cafés à quatre dollars à l'ombre des cerisiers. Les garçons se demandent si leurs récits pornographiques ne sont pas un peu trop bizarres, les filles ont peur que leurs réserves d'Adderall* ne s'épuisent. Les plus ambitieux essaient de deviner quel genre sera le moins détesté des éditeurs deux ans plus tard, les moins ambitieux travaillent à un scénario. J'étais dans une position assez typique : je me débattais comme un diable pour appartenir à des clans que je méprisais. Il y avait celui des élites préprogrammées d'Harvard et consorts, qui abordaient chaque conversation comme si elles voulaient impressionner un professeur invisible, coincées dans un éternel TD. Il y avait les diplômés des beaux-arts, qui avaient lu *Le Deuxième Sexe*, les écrits de Susan Sontag sur le camp**, ceux de Roland Barthes sur la photographie, qui écoutaient les Smith quand ils étaient au lycée et qui ont regardé beaucoup de télé-réalité. Il y avait les gens qui affirmaient que si vous n'aviez jamais pris de MDMA, vous ne viviez pas en accord avec votre époque. Il y avait ceux qui étaient en train de créer une sorte de version en ligne de la *Partisan Review* et qui exécraient les gens qui avaient créé d'autres versions en ligne de la *Partisan Review*, qui se nourrissaient de nouilles chinoises instantanées dans leurs dix mètres carrés mais pouvaient dire, en goûtant une glace, si elle était à base de fleurs de cerisier locales ou importées. Il

* Médicament contenant des sels d'amphétamine utilisé dans le traitement du déficit de l'attention mais souvent détourné par les étudiants américains en période d'examen pour accroître concentration et mémorisation. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

** Ensemble de ce qui exprime, principalement dans le cinéma, les séries, la chanson, une sensibilité gay, souvent avec humour et remise en cause des conventions de genre.

y avait les enfants d'écrivains et d'artistes qui avaient été scolarisés à St Ann à Brooklyn Heights et qui étaient prêts à tout pour envoyer leurs gamins dans la même école. Et puis il y avait les mecs comme moi, de la cambrousse. Les mecs de la cambrousse réchauffaient en général leurs mains provinciales aux braises du centre du monde quelques années puis s'éclipsaient pour rentrer à Omaha, Miami ou Portland avec pile le quota d'informations nécessaire à l'assouvissement de leur besoin de supériorité sur leurs voisins. Mais certains, rares, restent et prospèrent. Graydon Carter lui-même est un garçon de la cambrousse, d'Ottawa. Un jour, un certain André Leon Talley a pris un bus au départ de Durham, en Caroline du Nord.

Le lendemain du départ de ma femme pour Toronto, je me suis payé un dernier luxe : un billet pour Berlin, où, bouleversé, je panserais mes blessures, réfléchirais à mes échecs. Berlin est une ville parfaite pour les crises intimes. Quels que soient vos problèmes, ceux de Berlin sont toujours plus graves. C'est la table des flambeurs du casino de l'Histoire, tout le monde veut parier la plus grosse mise possible. J'ai séjourné dans une auberge de jeunesse et j'ai sangloté dans la baignoire commune. J'ai mangé des saucisses au curry. À Checkpoint Charlie, j'ai observé les touristes chinois se prendre en photo avec des factionnaires en uniforme américain ou russe – le nouvel empire qui venait voir les ruines toutes fraîches de l'ancien. Même ces touristes chinois me faisaient penser aux Wylie. Sans qu'on sache comment, ils avaient prédit l'improbable passation de pouvoir, et donc investi dans des entreprises chinoises dès 1986, étant en lien étroit avec la noblesse rouge qui avait chevauché le

communisme et les marchés mondiaux avec une aisance déconcertante.

À mon retour, j'ai mesuré à sa juste valeur la situation délicate dans laquelle je me trouvais. New York se remplissait de paumés surdiplômés et de clochards obèses, et il allait falloir que je fasse tout mon possible pour rester dans la première catégorie, et ne pas sombrer dans la seconde. Les quelques piges que je faisais pour des magazines – quelles étaient les habitudes de consommation du dernier transfert des Yankees en termes de boisson énergisante, où manger un vrai gruau de maïs à Brooklyn, les cafés les plus paisibles de la planète – et le sous-sol que je louais à un couple portugais bruyant me permettaient tout juste de m'en sortir. J'écrivais beaucoup de brochures institutionnelles, pour des cafés franchisés, des compagnies pétrolières, des coopératives agricoles de noix de macadamia, des fabricants de sextoys. Tous me payaient, mais j'étais dans un état d'incertitude permanent et n'avais droit à aucune allocation. Il ne fallait pas que le moindre truc aille de travers, je ne pouvais pas me le permettre. Et j'avais dans les trente-cinq ans, l'âge où l'on se rend compte que fatalement, à un moment donné dans la vie, il y a un truc qui va de travers.

Au moins, New York n'avait pas changé, même si je ne jouais plus le même rôle dans son décor : il y avait toujours des petites filles noires qui fouillaient au fond de leurs poches devant les bouibouis grecs pour voir de quelle taille serait leur portion de frites au dîner. Des boutiques qui vendaient des écharpes à trois mille dollars tissées avec des poils de foetus de chèvres de l'Himalaya. Le métro et Central Park : des points de rencontres et les moyens de s'y rendre. Les meilleurs rades, le désir obsessionnel d'être à l'avant-garde, et les conversations